LA DIMENSION ONTOLOGIQUE DU VOYAGEUR DANS LE VOYAGE EN FRANCE *DE BENOÎT DUTEURTRE*

Brînduşa IONESCU*

Abstract : *To writers who had the experience of the exile, of uprooting or of travel, space always represented an essential part of their personality. For Benoît Duteurtre, a French novelist, essayist and music critic, distant space is reconstructed through myths, dreams or works of art, thus becoming, after the travel itself has taken place, a significant point in the identity trajectory of the individual. This is what the author aims at illustrating in his novel* Le voyage en France *(2001), through two characters – travellers originating from different continents, to whom the contact with a foreign country offers a life lesson, enabling them to discover the charm of their country of origin and the bond that unites them to it.*

Keywords *: traveller, identity, space.*

L'espace a toujours eu pour les écrivains francophones qui ont expérimenté l'exil, le déracinement, la mouvance, un rôle essentiel dans la détermination identitaire. Il s'agissait le plus souvent d'un lieu mémoriel, celui de l'enfance ou d'un pays perdu, symbole de stabilité et d'identification personnelle. Chez Benoît Duteurtre[1], romancier, essayiste et critique musical français du XXI[e] siècle, qui partage son temps entre Paris et Normandie, entre l'Europe et l'Amérique, l'espace lointain nourri par des mythes, rêves et œuvres d'art ou découvert par contact direct représente un repère de base dans le trajet identitaire de l'individu. C'est un thème que l'auteur essaie d'adapter à un contexte contemporain, à côté d'autres aspects plus ou moins autobiographiques et à des problèmes concrets de notre temps, tels l'évolution de la musique classique française et les questions que soulève la musique contemporaine, la nostalgie de la Belle Époque et ses conséquences sur la France d'aujourd'hui, la communauté des marginaux (homosexuels, immigrés, handicapés, condamnés à mort), le rôle de l'écrivain, l'univers des médias et des communications, les mondes imaginaires.

La découverte des États-Unis, l'amitié avec l'écrivain américain Bruce Benderson et l'admiration pour l'auteur français Michel Houellebecq influencent le parcours littéraire et la conception de Benoît Duteurtre sur l'œuvre. Il en résulte le roman *Le voyage en France*, récompensé avec le prix Médicis en 2001, qui valorise le rôle important de l'espace étranger dans la redécouverte de soi. Le livre raconte l'histoire de deux personnages à la recherche d'une place dans la société en permanente transformation : un Américain épris de la France telle qu'elle est illustrée dans les tableaux de Claude Monet et un Français fasciné par une Amérique idéale, archétype de la liberté. Leur nature profonde de rêveurs, leurs désirs inaccomplis poussent les deux hommes à voyager à petites ou à longues distances et à entreprendre ainsi une confrontation entre l'ancien et le nouveau monde, dans le but d'éclaircir leurs pensées, de se trouver ou retrouver l'identité.

* Université « A. I. Cuza » Iasi, brindusapi@yahoo.fr.
L'article est réalisé dans le cadre du Projet « Idées » 2011/ n° 218, *L'Espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine*, financé par CNCS-UEFISCDI.
[1] Pour plusieurs détails concernant la vie et l'œuvre de Benoît Duteurtre, voir le site officiel de l'auteur : http ://duteurtre.free.fr/guppy/index.php?lng=fr.

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

Le voyage, définit par une certaine dose de secret et de mystère, se produit grâce au caractère inconnu d'un lieu. Le sentiment d'attente, l'incertitude favorise l'imagination, entraîne la curiosité et offre à la personne qui entreprend le déplacement une expérience analogue à celle du lecteur face à son livre. D'ailleurs, « partir c'est d'abord chercher, le voyage est une quête où l'imaginaire distribue toutes les cartes, et ou le destin commet toutes les tricheries », constate Alain Verjat (Verjat, A., 1988 : 74). Le voyage effectif ou littéraire favorise la naissance d'un genre de subterfuge, une aventure de l'inconnu, par le fait qu'il permet la découverte et le contact avec d'autres pays et cultures, tout en identifiant les ressemblances et en expérimentant les différences (Baudrillard, Guillaume, *op. cit.* : 81-107).

Tous les voyageurs n'ont pas les mêmes intentions, ni les mêmes impulsions au départ : un périple à l'étranger peut être déclenché par la simple curiosité, la recherche de perfection artistique, la soif du savoir, le désir d'apprendre, de s'instruire, de mieux se connaître, de prendre une distance vis-à-vis de sa propre société. Aller à la découverte de l'inconnu conduit jusqu'à un certain point à une conquête de l'espace et favorise un voyage parallèle poursuivant un itinéraire intérieur (Djaider, Khadda, 1990 : 217). Dans son livre *Nous et les autres*, Tzvetan Todorov propose une classification des voyageurs, en fonction des raisons trouvés à la base de leurs déplacements. Il mentionne ainsi l'assimilateur (celui qui voyage pour assimiler l'autre culture), le profiteur (c'est le commerçant qui voyage sans avoir de rapports à l'autre dans son originalité et son authenticité), le touriste, l'assimilé (c'est celui qui pénètre vraiment une culture, qui adopte un mode de vie ; l'immigrant, en quelque sorte), l'exilé (politique ou non), l'allégoriste (qui prend l'étranger comme métaphore critique ; l'autre pays lui sert d'allégorie), le voyageur philosophique (à la manière de Montaigne, qui se propose de vérifier la variété), etc. (Todorov, T., 1988). Dans le roman *Le voyage en France*, Benoît Duteurtre met admirablement face à face deux voyageurs, qui, en différents moments de leurs expériences, réunissent des traits du touriste, de l'assimilateur, de l'allégoriste et du voyageur philosophique.

Le premier d'entre eux, sur l'expérience duquel l'auteur insiste le plus, est David, un jeune de vingt-deux ans, né à New York d'une mère américaine et d'un père français, grand voyageur. La filiation paternelle l'encourage à découvrir plus en détail le pays européen qu'il commence à idolâtrer dès l'adolescence. C'est à partir des livres, des tableaux impressionnistes de Claude Monet et des objets 1900 qu'il se construit l'image sur la France et les Français, voire sur sa propre personne (descendance, pensée, habitudes, art de vivre, style vestimentaire) : il s'imaginait dans le jeune couple de la toile *Jardin à Sainte-Adresse*[1] ses propres ancêtres, s'habillait avec une chemise en brocante portant les initiales C. M. « comme Claude Monet » et un « pantalon de flanelle grise » qui « rappelait celui du jeune homme du tableau » ; la chevelure lui donnait l'allure bohème d'un « faux artiste » (Duteurtre, B., 2001 : 31) du XIX^{e} siècle, d'un « fils de l'impressionnisme » (*Ibidem* : 33) ; de plus, il aimait écouter la musique de Debussy et portait correspondance avec une parisienne, Ophélie, elle aussi à un esprit d'artiste. Né « un siècle trop tard » (*Ibidem* : 43), persuadé que « l'Europe d'hier était supérieure à l'Amérique d'aujourd'hui », le jeune homme « vivait de cette nostalgie éveillée, ponctuée de morceaux de vie moderne » (*Ibidem* : 31-32). Par la façon dont il

[1] Le tableau de Claude Monet, *Jardin à Sainte-Adresse* (1867) n'est pas aléatoirement choisi par Benoît Duteurtre comme élément clé dans le parcours de son personnage. Conservé au Metropolitan Museum of Art de New York, il reflète une image de la Normandie, terre natale de l'auteur et lieu préféré pour l'écriture de ses romans et essais.

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

trouve des critiques à son pays natal en se rapportant à une France idéale, il rappelle ce que Tzvetan Todorov appelle « l'allégoriste ». À juste titre, David veut aller de l'autre côté de l'Atlantique, à la rencontre de soi-même et de son art. Seulement un séjour dans la France actuelle pourrait le faire passer de la rêverie à la réalité.

Véritable découvreur, un « assimilateur » et un bon vivant, David se laisse porter par l'aventure avec une franche naïveté, comme Candide de Voltaire : gagnant à la loterie un chèque de presque 10 000 dollars, il projette son départ en bateau de New York à Havre en 8 jours, afin de « connaître le glissement progressif du vrai voyage » (Duteurtre, B., *op. cit.* : 45). Selon l'exemple des grands explorateurs, il se réjouit en égale mesure du périple et du pays de destination. « Décidé à ne rien perdre de cette arrivée sur la terre promise » (*Ibidem* : 49), une terre des poètes et des artistes, du raffinement et de la culture, l'Américain regarde la côte française comme à peine éveillé d'un long sommeil. Arrivé sur les quais, il identifie l'ancien débarcadère avec le nom du port « Le Havre » et dans la masse de blocs modernes, il cherche les traces vestige du siècle passé où essayera de s'intégrer.

Arrivé à Sainte-Adresse – Panorama Monet, David y reconnait le monde enchanté qu'il étudiait, à distance, depuis l'âge de quinze ans : le port lumineux, le vaste paysage qui avait inspiré les peintres, voire quelques éléments précis des tableaux impressionnistes : de beaux jardin, des immeubles résidentiels et villas de la Belle Époque, un clocher d'église, des baigneurs sur la plage, même l'emplacement exacte du tableau *Jardin à Sainte-Adresse* ; la présence d'un peintre avec son chevalet le fait penser à Claude Monet « en personne » :

> David s'approcha. Il vit le peintre […] [et] observait son allure étrange : cette longue barbe blanche, ce chapeau de pêcheur, ce ciré incongru sous le soleil radieux. L'image éveillait un vague souvenir dans la mémoire de l'Américain – comme s'il avait déjà rencontré le même personnage. […] Soudain, concentrant son attention sur la barbe, David eut un étourdissement. […] Car l'individu qui se tenait devant lui était – à l'évidence – Claude Monet en personne.
>
> Aussitôt, tout s'éclaira. Car non seulement Claude Monet se trouvait sur la promenade, mais il s'agissait précisément de Monet *tel que l'avait peint Renoir* dans un tableau où l'on voit le vieux peintre à barbe blanche affublé d'un ciré et d'un chapeau de pêcheur. David se souvenait parfaitement de ce portrait : Monet peint par Renoir se tenait devant lui, en chair et en os, dans la baie du Havre [...]. » (*Ibidem* : 65)

Le peintre s'auto-nommait Claude Monet et se proposait de reproduire le même paysage que l'artiste impressionniste, dans une nouvelle version, sur un fond noir. Cette expérience détermine David à se sentir satisfait, « heureux d'avoir atteint le premier but de son voyage » (*Ibidem* : 67).

Le parallèle que Duteurtre réalise, par l'intermédiaire du jeune homme entre la France réelle et la France reproduite dans les tableaux de la seconde moitié du XIX^{e} siècle et aussi entre Claude Monet et l'artiste qui reprend l'identité du fondateur de l'impressionnisme, crée en fait un phénomène d'*ekphrasis*, qui consiste, selon Jessie Martin, dans la passage en sémiotique d'un code à l'autre ou le remplacement du langage d'une œuvre par celui d'un art différent ; autrement dit, le procédé vise la description d'une œuvre d'art (peinture, sculpture, partition de musique) réelle ou imaginaire par un personnage dans une fiction (Martin, J., 2011 : 21-29). L'endroit (Sainte-Adresse, du Havre) peint par Claude Monet existe en réalité et la ressemblance est éblouissante. C'est comme si le tableau s'anime devant les yeux du personnage et du

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

lecteur à la fois, l'image picturale étant ainsi transposé à l'écrit. Parlant de l'*ekphrasis*, Sophie Berho en identifie quatre fonctions : psychologique[1], rhétorique[2], structurale[3] et ontologique[4] (Bertho, S., 1990 : 26-32). La fonction rhétorique, qui vise le personnage, se retrouve aussi dans *Le voyage en France*, vu que le processus contemplatif de l'art influence l'attitude de l'Américain, sa manière de s'habiller, de parler, de percevoir la réalité et en même temps dicte ses actes, telle la décision de partir en voyage.

La description ekphrastique du peintre de Sainte-Adresse – Panorama Monet n'est pas aléatoire : la superposition de trois images, de Claude Monet, du portrait de Claude Monet tel qu'il a été peint par Renoir et du peintre contemporain, introduit un discours surréaliste, à double fond, dont l'un est de nature psychologique, ce qui, en outre, a pour effet immédiat une impression de mise en abyme – utilisée d'ailleurs par Benoît Duteurtre en tant que flashback ou analepse. Les éléments déclencheurs de la mémoire affective, du « vague souvenir » de l'artiste sont la barbe de l'homme, son chapeau de pêcheur et son ciré déplacé, signes d'un esprit simple, mais voyageur, contemplatif et sagace, comme David prétendait d'être. Cette reconstitution cinématographique du réel à partir d'une toile, soit-elle d'Auguste Renoir ou de Claude Monet, ne fait qu'alimenter la rêverie et l'enthousiasme de David.

Toute une série de désillusions accompagne pourtant les aventures de ce Candide moderne, en le déstabilisant. D'abord, dès l'entrée du paquebot dans le chenal du Havre, des constructions grises se dévoilent comme une caricature des États-Unis :

> Il aperçut une vaste cité grise, posée sur cette côte comme un jeu de construction en béton armé. Des tours géométriques se dressaient dans le lointain, comme une réplique de Manhattan en modèle réduit. Un clocher d'église évoquait la silhouette de l'Empire State Building. (Duteurtre, B., *op. cit.* : 49)
>
> Levant les yeux vers ces rangées de murs gris, David avait l'impression d'entrer dans un petit New York déserté par ses habitants. (*Ibidem* : 51)

Ensuite, le jeune touriste, loin de retrouver la mode d'avant-guerre et une civilisation originale, découvre chez les Français l'habitude de porter des marques de vêtements et de chaussures new-yorkais, la dépendance vis-à-vis des ordinateurs, une mentalité sans scrupules et une ouverture sexuelle qui rappellent « l'Amérique des téléfilms » (*Ibidem* : 54). Ce n'est plus la France fantasmée de Claude Monet, mais une France reflétant légèrement la culture que David avait laissé de l'autre côté de l'Atlantique. Le contact avec la réalité est dur, mais nécessaire au développement personnel, le voyage accomplissant ainsi son objectif de formation :

---

[1] « Lorsque le romancier confère au tableau une *fonction psychologique*, l'intérêt spécifique de celui-ci est encore minime, il est entièrement soumis au personnage. Le tableau, la référence picturale remplacent ou renforcent la voix narrative et jouent comme éléments de caractérisation d'un personnage ou d'un milieu donné. » (S. Bertho, 1990 : 26).

[2] « La *fonction rhétorique* peut être définie comme l'effet persuasif et affectif qu'un tableau exerce sur l'un des personnages du récit avec toutes les conséquences narratives qu'on peut imaginer : conversion du personnage, transformation de ses intérêts, de ses opinions ou de ses passions. » (*Ibidem* : 27).

[3] « La *fonction structurale* du tableau, la plus fréquemment utilisée par le romancier, est une fonction réflexive. Elle correspondrait par là à ce qu'on appelle la "mise en abyme". Le tableau réfléchit, résume de façon emblématique, certains aspects de l'histoire. Cette fonction structurale est généralement prémonitoire. » (*Ibidem* : 28).

[4] « Le tableau ici n'a plus un statut narratif comme dans le cas de la fonction structurale ; il s'immobilise dans une *description* qui symbolise le sens même de l'œuvre. » (*Ibidem* : 32).

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

> Après trois mois de voyage, je regrette seulement que les Français imitent continuellement les Américains, tout en se persuadant d'être très originaux.
>
> […] J'imaginais les boulevards infinis de Los Angeles, les fumées jaillissant aux carrefours de New York. Je me rappelle l'automne sur Manhattan, lors de mon premier voyage. Vingt ans plus tard, me voilà enfermé dans des activités professionnelles proches de l'absurde, comme n'importe quel New-Yorkais de mon âge. Ici ou là-bas, c'est le destin de l'homme moderne qui est insupportable. Ici ou là-bas, c'est la fraîcheur de la découverte qu'on voudrait retrouver avant de mourir. (Duteurtre, B., *op. cit.* : 165-166)

Une expérience bizarre, de nature fantastique, survenue durant une courte escapade au bord de la mer – plus précisément une discussion sur lui-même entre deux pêcheurs qui ressemblaient l'un à Hitler (parlant le français avec un fort accent allemand) et l'autre à De Gaulle –, détermine l'Américain de prendre une décision importante, celle de quitter l'Europe :

> – Vous courez après des chimères, mon vieux. Arrêtez de vous accrocher à votre idée de la France.
>
> – Quand che pense que fotre mère fous attente à New York. [...]
>
> Un silence passa. Refusant de raisonner davantage, David décida d'accepter l'évidence et il s'écria, avec une soudaine énergie :
>
> – Vous avez raison, messieurs. Il est temps de rentrer chez moi.
>
> – Ach, prafo cheune homme ! s'exclama le chancelier.
>
> – Enfin un peu de jugeote dans cette cervelle, conclut le général d'une voix tremblante. » (*Ibidem* : 277)

David acquiert ainsi la sagesse du « voyageur philosophique » et devient sûr de ce qu'il fera à l'avenir : « Mon voyage est terminé. Je vais rentrer à New York » (*Ibidem* : 278). Le retour dans la ville américaine est une conséquence logique de l'impossibilité de satisfaire ailleurs qu'au pays natal le besoin d'union spirituelle avec l'espace.

Tout au long du roman, Benoît Duteurtre présente avec indulgence l'ingénuité de son personnage : David n'est qu'un rêveur nostalgique qui appuie sa conception sur la France sur des préjugés et sur des idées pas nécessairement fausses mais dépassées. Le voyageur, avant ses déplacements, se forge certaines convictions en ce qui concerne l'étranger et a l'impression qu'il est très distinct des autres. Le rapport avec l'altérité se présente quand même différemment à l'époque actuelle : loin de déclencher un conflit, les cultures se rencontrent, se mélangent parce qu'« il n'y a plus d'affrontement symbolique, réglé par la religion. Ni […] un affrontement réel de destruction. […] Les sociétés occidentales ont plutôt réduit la réalité de l'autre […] par assimilation culturelle » (Baudrillard, Guillaume, 1994 : 11). La culture européenne est fortement imprégnée par celle américaine et vice-versa. Les voyageurs, eu égard à leur liaison avec des civilisations, nations et langages divers, doivent se montrer ouverts à l'altérité, au nouveau. C'est ce que David réussit lui aussi, c'est-à-dire accepter le changement, confronter la réalité avec l'imaginaire afin de se rendre compte de son attachement au pays natal, du fait qu'il est inutile de perdre son temps « à rencontrer des gens modernes qui rêvaient de vivre comme des Américains – lui qui était venu ici pour vivre comme un Français » (Duteurtre, B., *op. cit.* : 141-142). C'est en réalisant qu'il n'est pas vraiment européen qu'il finit par acquérir une identité nationale et accepter d'être Américain. À juste titre, on parle du rôle existentiel du voyage, de la dimension ontologique du voyageur.

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

David n'est pas d'ailleurs le seul personnage à avoir une vision stéréotypée ou unilatérale de l'Autre. C'est aussi le cas d'un Français quadragénaire sans nom/ prénom, habitant Paris, désireux lui aussi d'échapper à la vie qu'il mène. Le manque du nom pourrait suggérer qu'il s'agit d'un personnage sans identité, déraciné, indécis ou bohème, qui n'a pas encore trouvé sa place, ce qui expliquerait aussi la maladie intérieure qu'il ressent avant de partir à l'hôpital. Rédacteur pour l'éditorial gratuit « Taxi Star », il est un cinéaste raté, dépressif, qui semble avoir gaspillé inutilement ses années de vie. Un simple incident qui l'amène aux urgences, où un médecin l'assure qu'il n'est pas malade, lui ouvre un nouveau début, lui donne l'impulsion de profiter de chaque moment de son existence :

> Ma vie commençait, pleine de promesses et d'imprévu. [...] Aujourd'hui, je voudrais recommencer mon apprentissage : découvrir chaque jour comme un voyage qui peut bien me conduire n'importe où dans sa dérive, pourvu que je respire à nouveau l'air du large. (Duteurtre, B., *op. cit.* : 25)

Il redécouvre ainsi l'élan optimiste spécifique au voyageur, optimisme qu'il avait connu durant son adolescence, quand il habitait encore au Havre, port qui lui ouvrait les perspectives sur un Nouveau Monde : une Amérique idéale, des libertés, du cinéma. Les forces retrouvées, l'homme commence à vivre sa vie comme un voyage, comme un parcours de découverte. De plus, il entrevoit un accomplissement de son rêve américain au moment de la rencontre avec David. S'identifiant à ce dernier, le journaliste contribue à ce que son récent ami connaisse mieux la France et qu'il trouve, à la mer, au moins certains fragments du pays rêvé. En échange, il est invité passer quelques jours à New York, où l'extase s'empare de lui comme un sentiment incontrôlable :

> Voilà quarante ans qu'il m'accompagne, ce klaxon de taxi new-yorkais – avec son registre d'alto, son intonation nasale [...]. Voilà quarante ans qu'il me « prend la tête », par l'intermédiaire des séries télévisées, des poursuites policières sur l'écran catholique. [...] je grandissais dans la fréquentation du klaxon new-yorkais, transmis par les ondes hertziennes au cœur d'une province française. Il arrivait sur la télé comme une image de la vie, assez différente de la réalité que je retrouvais quand je sortais réellement dehors.
>
> Le timbre du klaxon new-yorkais restait pourtant niché dans un coin de ma mémoire, comme un passeport vers le vrai monde. Et depuis mon arrivée à New York, je l'attendais vraiment, comme si je débarquais dans ce berceau légendaire devenu réalité. Le son du klaxon résonne entre les tours. Et j'ai l'impression familière d'être chez moi. (*Ibidem* : 284)
>
> [...] et j'ai envie de bondir en poussant des cris de joie primitifs, comme si je venais de naître : « À New York. Je suis à New York ! » (*Ibidem* : 285)

Tout comme David, le journaliste est étonné par la ressemblance entre les cultures d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Entrant au Metropolitan Museum of Art, afin d'admirer la célèbre œuvre de Claude Monet qui a poussé David à partir en Europe, il ressent pour la première fois la fierté d'être Français. Encore une fois, le déplacement accomplit son rôle de formation, contribuant au développement identitaire ; le rédacteur de « Taxi Star », agité par un « curieux sentiment patriotique », accepte son destin et regarde la vie comme un voyage en cercle, dont le centre ne peut être que sa terre natale :

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

> Quant à moi, reculant de quelques pas, je me réjouis d'observer chaque regard admiratif porté par les visiteurs (américains, asiatiques, européens...) sur cette plage du Havre [du Jardin à Sainte-Adresse], comme s'il s'agissait de la quintessence de la beauté. J'ai envie de prendre ces touristes par la main et de leur dire : « Vous savez, ce lieu existe vraiment ; je suis né juste à côté. » Je m'enchante qu'une parcelle de Normandie, oubliée dans la dérive de l'histoire, ait traversait l'Atlantique, pour devenir le paysage le plus admiré, au cœur du grand musée de la cité qui est le cœur du monde.
>
> […] « Voilà pourquoi je me sens tellement bien, à New York : parce que cette peinture conservée ici comme la fierté de l'espèce humaine, cette peinture fut peinte par le jeune Monet sur cette plage où j'ai marché. Parce qu'un siècle plus tard j'ai fui Le Havre en rêvant suivre le chemin des artistes. Parce qu'aujourd'hui, fuyant Paris, je retrouve Monet au cœur de New York où tout continue, où tout commence... »
>
> […] Devant la baie de New York, au point de contact de l'Ancien et du Nouveau Monde, je respirais, enfant, près des bassins du Havre. [...] J'aspire de nouveau la mer et le sel à la pointe de New York, songeant au vieux Havre moribond, au monde vivant qui s'étend autour de moi, à cette nouvelle vie. Tout commence. (Duteurtre, B., *op. cit.* : 293-296)

Rêve, fantastique et réalité font jaillir ensemble les multiples facettes de l'esprit humain, les sentiments les plus profonds. Au bout de leurs voyages, l'Américain et le Français se rendent compte que la « terre promise » n'existe ailleurs que dans leurs pensées, toute en (re)découvrant le charme et la beauté cosmopolite de leurs pays d'origine.

Le voyage en France illustre finalement d'une manière remarquable le rapport identité – altérité sous plusieurs aspects, tout en éclaircissant des facteurs spatiaux essentiels à l'affirmation de l'identité d'un individu : d'une part, c'est l'intimité – y compris corps, vêtements, chambres, maison, ville, pays – en tant qu'espace où l'identité imprime ses marques personnelles, donnant ainsi une consistance au moi. D'autre part, à cette intimité s'ajoute l'espace de l'altérité – qui inclut aussi une confrontation permanente avec l'autre – révélé à travers les voyages. Benoît Duteurtre réalise par son roman une véritable pédagogie du voyage et de l'espace étranger à rôle essentiel dans la construction de la personnalité des protagonistes-voyageurs : leur moi a réussi à assumer et à intégrer pleinement leur ombre, l'altérité objective, processus que Jung appelle « individuation » et dont le résultat est le moi orienté, individualisé, entier (Jung, C. G., 1990). À chacun son voyage car l'on y trouve ce que l'on veut : soi-même, les autres ou même rien, juste un changement d'air. À pied, en train, en avion ou en voiture, balade sur les traces de Claude Monet ou des films américains, les voyages expriment, si mal que ce soit, une compréhension de ce que la vie pourrait être, en dehors des contraintes du travail et de la lutte pour la survie. Le voyage devient ainsi une façon de vivre et d'appréhender le réel, une manière de regarder ce que personne ne regarde plus.

Bibliographie

Baudrillard, J., Guillaume, M., *Figures de l'altérité*, Descartes & Cie, Paris, 1994
Bertho, S. « Asservir l'image, fonctions du tableau dans le récit », in Hock, L. H. (ed.), *L'interprétation détournée*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1990 : 25-36
Djaider, M., Khadda,N., « Dans les jardins le l'Orient : rencontres symboliques », in C. Achour, D. Morsly. *Voyager en langues et en littératures*, OPU, Alger, 1990
Duteurtre, B., *Le voyage en France*, Gallimard, Paris, 2001
Jung, C. G., *L'âme et le soi : renaissance et individuation*, Albin Michel, Paris, 1990

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)

Martin, J., *Décrire le film de cinéma*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2011
Todorov, T., *Nous et les autres*, Le Seuil, Paris, 1988
Verjat, A., « Partir ou ne pas partir, le voyage des décadents et des symbolistes », in *Voyage imaginaire, voyage initiatique*, Actes du congrès international de Vérone, 26 au 28 avril 1988, organisé par l'institut de langue et de littérature française de l'Université de Vérone, introduction de S. Vierne.

Ressources électroniques
http ://duteurtre.free.fr/guppy/index.php?lng=fr (consulté le 30 juillet 2013)

BDD-A6064 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:03 UTC)